

Mère Marie-Thérèse (Théodelinde Dubouché)
Saisie par le feu de l'Eucharistie

Née à Montauban le 2 mai 1809, d'une mère italienne et d'un père originaire de la Gascogne, Théodelinde Dubouché attribuait à cette ascendance méridionale certains traits de sa nature aussi richement douée que pleine de contrastes, qu'elle décrit elle-même « *passionnée, tendre et colère, entêtée et indépendante, orgueilleuse, mais dévouée et généreuse* »... singulièrement précoce aussi.

Pas de place pour Dieu dans le milieu familial où règne un mélange de mondanité et de cet esprit voltairien, caractéristique de l'époque, qui volontiers tourne en ridicule la religion, les gens d'église et les dévots. Malgré son amour pour ses parents, la toute petite fille perçoit qu'en ce domaine ils ne sont pas dans la vérité... et déjà son choix est fait, définitif.

Théo grandit. Elle se passionne pour l'étude et acquiert une extraordinaire force de volonté. Elle se révèle exceptionnellement douée pour la peinture dans l'atelier d'un peintre en renom. Elle a vingt-quatre ans, jouit d'une liberté inouïe à cette époque, veut tout voir, tout connaître, et chez un vénérable ami, médecin réputé et baron de l'Empire, rencontre tout ce que Paris compte alors de célébrités artistiques et littéraires. Société brillante qui lui plaît... et où elle plaît.

C'est au milieu de ce tourbillon que le Seigneur vient la ressaisir définitivement. Certain soir, en faisant sa prière, elle est comme « foudroyée » par l'amour qui se révèle comme un feu consumant. Ce feu ne s'éteindra plus.

Une grande épreuve frappe alors la famille : Mme Dubouché, atteinte d'un cancer, va agoniser pendant quatre ans au milieu d'atroces souffrances. Théodelinde se consacre entièrement à sa mère dont elle obtiendra la totale conversion. Pendant ces années douloureuses, une amoureuse compassion pour toute souffrance a grandi en elle. A Jésus dans ses membres les plus démunis, elle donne tout : son temps, ses forces, le produit de son travail. Mais, plus encore que vers les pauvres et les malades, c'est vers Jésus lui-même, présent dans l'Eucharistie, que l'Esprit-Saint oriente toute sa puissance d'aimer. Le Saint-Sacrement l'attire avec une force de plus en plus irrésistible qui la « rive » intérieurement au tabernacle. En présence du Corps du Christ, elle est consumée par les ardeurs du feu qui brûle en elle. Elle a faim et soif, douloureusement, du Pain de Vie.

En même temps qu'à l'Eucharistie, elle est attirée à la contemplation des mystères de la Passion. Et Jésus, en lui révélant sa Face douloureuse, a éveillé en elle un ardent désir de conformité. Assoiffée maintenant de solitude, elle songe au Carmel.

Nous sommes en 1848. Dès le mois de février la révolution gronde dans Paris. Théodelinde, qui ressent la gravité de l'heure, a organisé une quarantaine d'intercession devant l'autel où l'on a placé le tableau de la Sainte Face peint par elle après sa vision. En juin, nouvelle vague de violence, nouvel assaut de prière, cette fois devant le Saint-Sacrement qui restera exposé depuis la Fête-Dieu (22 juin) jusqu'à celle du Sacré-Cœur (30 juin).

C'est pendant la nuit qui précède cette fête que le Christ va faire entendre à Théodelinde, agenouillée devant l'Hostie, l'appel définitif : les voiles eucharistiques disparaissent à ses yeux. Elle voit Jésus dans toute sa gloire. Touchée sensiblement de l'amour divin, elle sent un rayon aigu sortir de l'Hostie et aboutir à son cœur... L'impression est si forte qu'un ravissement violent l'arrache à elle-même. « *Les voiles eucharistiques disparurent... Je vis Seigneur comme sur un trône... Il mit un canal d'or sur son Cœur ; il fit couler dans mon être une vie qui m'aurait fait mourir s'il ne m'avait soutenue... et j'entendis sans paroles « Je veux des adorations et des réparations pour apaiser la justice de mon Père ; mais toutes ces associations sont insuffisantes. Il faut une consécration religieuse... Il faut des âmes qui soient toujours devant MOI pour recevoir ma Vie... Je poserai sur leur cœur un canal d'or, comme je viens de le faire pour toi... »* Elle écrira : « *Notre Œuvre est une œuvre de Foi, destinée à réveiller la Foi, ne s'appuyant que sur la Foi... Elle domine toutes les autres par sa sublimité : c'est l'acte même du Saint Sacrifice de la Messe, continué par les membres du Sauveur à tous les instants du jour et de la nuit... Notre fin, c'est de coopérer au grand mystère de la Rédemption... Nous n'avons pas, comme les prêtres, la grâce du sacerdoce qui fait d'eux d'autres Christs ; mais nous devons avoir toutes les dispositions inhérentes au sacerdoce : une union parfaite avec Jésus, Hostie de louange et de propitiation... Nous demeurons à ses pieds pour adorer au nom de l'humanité entière... Mais si Notre-Seigneur, en instituant le Saint-Sacrifice, a voulu qu'il soit offert tous les jours ; si, après la Messe, Il veut rester sur l'autel en état de victime, Il veut ce qu'il voulait pendant sa vie mortelle : avoir les siens autour de Lui pour leur communiquer sa vertu rédemptrice son amour pour les âmes... Voilà donc notre vie : nous donner sans réserve à Dieu en unissant notre*

sacrifice à celui de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement... nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Mais comment réaliser la volonté du Maître ? Théodelinde pense à la création d'un Tiers-Ordre régulier du Carmel, voué à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement exposé dans la chapelle du monastère. La prieure consent avec joie, les autorités religieuses approuvent. Tout ira très vite. Huit jeunes filles commencent la vie de communauté autour de celle qui devient Mère Marie-Thérèse du Cœur de Jésus. Leur nombre s'accroîtra rapidement. De là, va naître la Congrégation de l'Adoration Réparatrice. Les vues que le Seigneur imprime en elle sont aussi simples que fortes : « *Je ne voyais pas autre chose dans l'organisation de cette œuvre que le premier christianisme : Jésus présent au milieu de ses disciples et réalisant en eux et par eux le Discours après la Cène.* » *Dans la lumière de Dieu elle verra surgir au milieu des chrétiens un « peuple nouveau », prosterné devant l'Eucharistie... hommes et femmes de toutes conditions, que seule caractérise leur grande sainteté. Ce qui la frappe surtout, c'est la gloire qu'ils rendent à Dieu en répandant la vie de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.*

Cette sainteté, cette pureté de la vie évangélique, lui seront montrées idéalisées en plénitude à Nazareth, en même temps qu'elle percevra le lien profond entre ce mystère et le mystère eucharistique : le Fils de Dieu caché sous les apparences les plus ordinaires (ici la vie d'un pauvre ouvrier, là le pain de chaque jour) fait monter vers le Père, pour le salut du monde, l'offrande d'adoration dans l'obéissance et l'amour qui sera consommée sur la croix.

La règle de vie comportera des nouveautés notables et « révolutionnaires » pour l'époque, dont les suivantes :

- la pauvreté effective, basée sur le travail : pauvreté de l'ouvrière qui gagne son pain au lieu de l'attendre de l'aumône ;
- l'abandon de la grande clôture de ces grilles qui, pendant des siècles, ont dérobé les moniales à la vue du peuple de Dieu : la grâce de l'exposition du Saint-Sacrement est pour tous. La présence permanente des adoratrices permet à chacun l'accès à la source de vie.

Le 8 novembre 1855, alors que la sœur sacristine dispose le luminaire pour la nuit, le feu prend aux draperies du sanctuaire. Toute la chapelle devient un brasier. Mère Marie Thérèse y pénètre avec l'espoir de sortir des flammes le Saint Sacrement. On la retrouve quelques heures plus tard, affreusement brûlée. Ce "baptême de feu" ainsi qu'elle l'appelle, marquera de grandes souffrances les huit dernières années de sa vie. Mère Marie Thérèse se remet assez pour fonder sa troisième communauté à Châlons-sur-Marne en 1860.

A Paris, de nouveaux plans d'urbanisation obligent les sœurs à quitter la rue des Ursulines. Mère Marie-Thérèse fait elle-même les plans du couvent situé entre la rue d'Ulm et la rue Gay Lussac. Le 30 août 1863, Mère Marie-Thérèse entre dans la joie de Dieu : « *Je vois... je vois... je vois...* »

En 2021, au grand désarroi des adoreurs parisiens, la Maison-Mère, rue Gay Lussac, à la suite des autres fondations françaises, vient de fermer faute de vocations. Les religieuses sont rassemblées dans les deux dernières maisons situées en Irlande. Cependant le feu allumé par la fondatrice continue de rayonner à travers des mouvements eucharistiques de grande vitalité. Un véritable « printemps eucharistique », selon les paroles du pape émérite Benoit XVI, ne cesse d'embraser les cœurs de l'Amour pour le Saint Sacrement.